

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DRAMATIQUE

LA

# CRUCHE CASSÉE

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE

PAR

HIPPOLYTE LUCAS & ÉMILE ABRAHAM

• MUSIQUE DE

ÉMILE PESSARD

*Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre impérial  
de l'Opéra-Comique, le 21 février 1870*

---

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

BOULEVARD MONTMARTRE, 15

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET C<sup>o</sup>

Éditeurs à Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1870

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

orig. n. 1733

## PERSONNAGES

COLIN.....	MM. LEROY.
LE COMTE.....	BERNARD.
MACLOU.....	LIGNEL.
MATHURIN.....	NATHAN.
LUCETTE.....	M <sup>lles</sup> GABRIELLE MOISSET.
LA BARONNE.....	RÉVILLY.

La scène se passe aux environs de Paris, vers la fin du xviii<sup>e</sup> siècle.

Bayerische  
Staatsbibliothek  
München

LA

# CRUCHE CASSÉE

---

Le théâtre représente un site pittoresque. — A droite, au deuxième plan, une habitation seigneuriale. — A gauche, premier plan, un petit bosquet. — Un peu plus haut une fontaine (celle du tableau de Greuze).

---

## SCÈNE PREMIÈRE

LUCETTE.

Elle entre de gauche, sa cruche sous le bras. Elle regarde autour d'elle et reste consternée de se trouver seule au rendez-vous.

Il n'est pas là!...  
Mon Dieu! que veut dire cela ?

(Appelant doucement.)

Colin! Colin!... à la fontaine  
D'accourir de bonne heure il se montre jaloux.  
D'où vient que ce matin il manque au rendez-vous ?  
Aurait-il quelque peine ?  
Aurait-il du courroux ?  
Est-il tombé dans quelque embûche ?  
Rien qu'en y pensant je suis en émoi.

(Appelant avec impatience.)

Colin! Colin!... ô ciel! j'allais casser ma cruche,  
Quel malheur c'eût été pour moi!

(Elle dépose sa cruche près de la fontaine et s'avance devant le public.)

Casser sa cruche est d'un mauvais présage,  
 Prétend un vieil adage.  
 Une fillette sage,  
 Un jour allant puiser de l'eau,  
 Écoute le ramage  
 De quelque bel oiseau  
 Chantant dans le bocage.  
 Distraite, elle trébuche  
 Et laisse choir sa cruche !  
 Le mal, paraît-il, fut bien grand !  
 Plus grand que je ne le suppose,  
 Car on dit que la pauvre enfant...  
 Voyez un peu la triste chose !...  
 Ne trouva jamais de maril...  
 Je ne sais pas pourquoi ; chacun en a bien ri...  
 (Se promenant et regardant à droite et à gauche.)  
 C'en est fait !... espérance vaine,  
 Pourquoi ne viens-tu pas, Colin, à la fontaine ?  
 Pourquoi me causer ainsi  
 Du souci ?...

## COUPLETS.

## I

Ah ! Colin a vraiment un charme ;  
 Quand je le vois, quand je l'entends,  
 Je souris et sens une larme  
 Mouiller mes yeux, en même temps...  
 Mon cœur s'agite  
 Et bat plus vite...  
 Mais je passerais sans ennui  
 Toute ma journée avec lui,  
 Oui,  
 Toute ma journée avec lui.

## II

C'est une fièvre, étrange chose  
 Dont on est heureux de souffrir ;  
 Parfois, du trouble qu'il me cause,  
 On dirait que je vais mourir.  
 Mon cœur s'agite  
 Et bat plus vite.

SCÈNE II

5

Mais je passerais sans ennui  
Toute ma journée avec lui,  
Où,  
Toute ma journée avec lui.

SCÈNE II

LUCETTE, MACLOU.

MACLOU, entrant.

Seule!... enfin, voici donc le moment que je guette  
Pour conter à Lucette  
Le secret de mon cœur ;  
Je n'aurai qu'à parler pour faire sa conquête.  
Chère enfant, je la vois se pâmer de bonheur !

LUCETTE, à part et sans voir Maclou.

Colin, dans quel ennui ton retard m'a jetée !...

MACLOU, à part.

Mais voyez un peu la futée,  
Elle m'a très-bien vu !...

(Haut.)

Lucette, me voici !  
En nous trouvant tout seuls ici...  
Tout seuls !... Qu'avez-vous à me dire ?

LUCETTE.

Moi, rien !

MACLOU.

Pourtant, ce cœur soupire !

LUCETTE.

Oui, mais ce n'est pas vous, Maclou, que je désire.

MACLOU.

Je sais !... Par le petit Colin  
On se fait volontiers conter douce fleurette ;  
Mais, assez de cette amourette !  
Vous savez ce qu'a dit votre oncle Mathurin ?  
« Du riche et beau Maclou, tu deviendras la femme. »

LUCETTE.

De vous ?... Jamais ! Oh ! c'est infâme !  
Mon oncle veut troquer, contre un bout de terrain,  
Le bonheur de sa nièce... Ah ! c'est d'un bon parrain !

MACLOU, à lui-même.

La colère lui sied !... Pourquoi la faire attendre ?  
Pour prouver mon amour et me faire comprendre,  
J'ai mon moyen, il est galant.

(Il sort une tirelire de sa poche et l'agite de façon à faire résonner les pièces de monnaie.)

LUCETTE.

Qu'est cela ?

MACLOU.

Mon présent de nocces !

LUCETTE.

Vous êtes un grand insolent !  
Ce sont là des fruits trop précoces  
Et qui ne sont pas de saison !  
Maclou, c'est de la déraison !

COUPLETS.

MACLOU.

I

Voulez-vous, mam'zelle,  
Des colifichets,  
Pour être plus belle,  
Un tas d'affiquets ?

Je veux que l'on vous admire,  
 Qu'on jalouse mon bonheur !  
 Acceptez ma tirelire,  
 Ma tirelire et mon cœur !

## ENSEMBLE :

LUCETTE.

Ah ! quelle audace !  
 Quitte la place,  
 Emporte ton cœur et ton bien ;  
 Je ne veux rien.

MACLOU.

Quitter la place,  
 Quelle disgrâce !  
 Refuser mon cœur et mon bien,  
 Ça n'est pas bien.

## II

MACLOU.

Acceptez, cruelle,  
 Ces beaux écus d'or.  
 Acceptez, ma belle,  
 Il en reste encor.  
 Je vous aime avec délire,  
 Ne montrez pas de rigueur.  
 Acceptez ma tirelire,  
 Ma tirelire et mon cœur.

## REPRISE.

LUCETTE.

Ah ! quelle audace !  
 Quitte la place,  
 Emporte ton cœur et ton bien ;  
 Je ne veux rien.

MACLOU.

Quitter la place,  
 Quelle disgrâce !  
 Refuser mon cœur et mon bien,  
 Ça n'est pas bien.

MACLOU.

Je vois que vous voulez faire ici la coquette ;  
 Vous avez, je le sais, bien trop d'esprit, Lucette,  
 Pour ne pas accepter un mari tel que moi,  
 Possédant le double avantage  
 D'être le plus beau gars de tout notre village,  
 Et le plus riche aussi.

## . LA CRUCHE CASSÉE

LUCETTE, appuyant.

Je ne veux pas de toi.

MACLOU.

Le riche et beau Maclou...

LUCETTE.

Trêve de badinage !

MACLOU, en colère.

Des jeunesses d'ici je suis aimé, chéri,  
Et lorsque je veux bien être votre mari,  
Vous osez...

(A part.)

Calmons-nous, car encor que j'enrage,  
Je l'aime ! et, dans tout le village,  
Elle seule est, dit-on, à la fois belle et sage.

(Il veut parler, mais ne sait que dire. — Avec dépit.)

Vous deviendrez ma femme !... Et pour votre Colin,  
Je lui promets... suffit !... Je cours chez Mathurin !

(Il sort furieux.)

## SCÈNE III

LUCETTE.

Si quelque jeunesse est jalouse,  
Eh bien, Maclou, qu'elle t'épouse :  
Je n'en aurai pas de chagrin !

## SCÈNE IV

LE COMTE, LUCETTE.

LE COMTE, se dirigeant vers la maison de droite.

La noble Dorothée, après un long veuvage,  
Est revenue en ce village.  
Je veux un des premiers lui présenter l'hommage  
Que l'on doit à son retour.  
Comme nous nous plaisions ensemble !  
Vingt printemps ont passé sur notre jeune amour...  
Vingt printemps... vingt hivers aussi!... Mais ma main [tremble

Au moment de sonner :  
Comme à vingt ans je me sens frissonner.

(Apercevant Lucette.)

Eh ! c'est Lucette...  
Que fais-tu là, fillette ?  
Tu m'as l'air d'avoir du chagrin.  
Qu'as-tu ?

LUCETTE.

J'aime Colin.

LE COMTE.

Colin a de la chance...  
T'aime-t-il ?

LUCETTE, baissant les yeux.

Je le pense.

LE COMTE.

Alors pourquoi pleurer ?  
Vous êtes tous les deux faits pour vous adorer.

LUCETTE.

Monsieur le comte, hélas ! si je verse des larmes,  
Je sais trop bien pourquoi.

LE COMTE.

Peut-être c'est à tort, enfant, que tu t'alarmes.  
Pour confident, prends-moi.

LUCETTE, naïvement.

J'aime Colin, il m'aime.

A cette place même

Où nous nous rencontrons... exprès... deux fois par jour,  
Nous avons échangé de doux serments d'amour...  
Mais mon oncle s'oppose à notre mariage

Et veut me donner à Maclou

Qui possède du bien dans votre voisinage,  
Qui de lui vendre un champ lui ferait l'avantage.  
Tandis que mon Colin...

LE COMTE.

Colin n'a pas le sou !

LUCETTE.

Vit-on jamais cela ?

LE COMTE, souriant.

Le fait est sans exemple,  
Et jamais on ne vit ou père ou bien tuteur  
Oser pour une dot sacrifier un cœur !

(A part.)

Vrai, plus je la contemple,  
Plus je désire assurer son bonheur.

(Haut.)

Ton oncle Mathurin est un oncle barbare...  
Je le connais, le vieil avare.  
Sur lui, je veux pourtant essayer mon crédit.  
Ce n'est pas que Maclou, gaillard très à son aise !...  
Mais il faut d'abord qu'on se plaise  
Pour se marier.

LUCETTE.

C'est bien dit !

LE COMTE.

Enfin, j'adoucirai ce tuteur trop sauvage.

LUCETTE.

Ah ! que vous êtes bon !

LE COMTE.

Au revoir, prends courage.

(Il remonte.)

LUCETTE, à part.

Afin de revenir quand Colin y sera,  
Je vais laisser ma cruche au bord de la fontaine...

LE COMTE, devant la grille.

Eh quoi ! je tremble encor...

(Il hésite à sonner.)

LUCETTE, à part.

Bien sûr, il comprendra.

(Elle sort.)

LE COMTE.

Elle était tendre mais hautaine,  
Et peut-être aura-t-elle oublié le passé...  
En attendant, je dois me montrer empressé.

(Remettant la main à la sonnette de la grille.)

Sonnons... mais la voilà !

## SCÈNE V

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE, à la coulisse.

Dans la verte prairie  
 Je vais me promener... je vais cueillir des fleurs,  
 Admire leurs vives couleurs,  
 Respirer leurs douces senteurs  
 Et les arroser de mes pleurs.  
 Que nul n'ose venir troubler ma rêverie !

LE COMTE, à part.

Poétique toujours !...

(Haut.)

Dorothée !...

LA BARONNE, se retournant.

Alcindor !...

LE COMTE, à part.

Toujours belle !

LA BARONNE, à part.

Il est mieux encor !

LE COMTE.

Vous rappelez-vous nos jours heureux, madame ?

LA BARONNE.

J'ai gardé de ce temps l'image dans mon âme  
 Comme un précieux trésor !

LE COMTE.

Dorothée !

LA BARONNE.

Alcindor !

LE COMTE.

Aurez-vous avec moi moins de coquetterie ?  
Laissez-vous enfin s'exhaler mon ardeur ?

LA BARONNE.

N'accordez-vous donc rien à la pudeur ?  
Oh ! les hommes n'ont plus cette galanterie  
Qu'ils avaient dans le bon vieux temps.  
Mon cher comte, aux beaux jours de la chevalerie  
On soupirait bien plus longtemps !

LE COMTE.

N'est-ce pas assez de vingt ans ?

LA BARONNE.

Pauvre ami, je rends grâce à des vœux si constants ;  
Mais, j'ai fait de l'hymen une assez triste épreuve.  
Il me plairait de rester encor veuve.  
D'ailleurs, je ne crois pas beaucoup à l'amour vrai ;  
Le roman le décrit... on le montre en peinture,  
Mais....

LE COMTE.

Vous doutez ?...

LA BARONNE.

Tenez, je vous épouserai,  
Quand vous me montrerez l'amour dans la nature.

LE COMTE, avec chaleur.

Il frappe vos regards !... Qu'avec un libre cours  
Je puisse m'épancher...

LA BARONNE.

Imprudent !

LE COMTE.

Quoi ! toujours,  
 Toujours vous arrêtez les élans de ma flamme !...  
 Eh bien ! je les comprime et ne ferai, madame,  
 Que vous remémorer tous les soins amoureux  
 Qui, jadis, vous prouvaient la chaleur de mes feux !

DUO.

I

LE COMTE.

Je me souviens que dès l'aurore  
 Je vous attendais ici.

LA BARONNE.

Vous reveniez, le soir encore  
 Vous me retrouviez aussi.

LE COMTE.

Ah ! quelle adorable figure !

LA BARONNE.

Ah ! quelle élégante tournure !

LE COMTE.

Ah ! quel éclat dans vos beaux yeux !

LA BARONNE.

Et dans les vôtres, que de feux !

LE COMTE.

Quand vous vous rendiez à la messe,  
 Quel imposant et noble aspect !  
 Vous aviez l'air d'une princesse,  
 Vous attiriez notre respect.

LA BARONNE.

Lorsque vous partiez pour la chasse,  
 Vous aviez tout l'air d'un héros !  
 De loin je suivais votre trace,  
 Du cor j'écoutais les échos !

## ENSEMBLE.

Mon esprit jamais n'abandonne  
Ce souvenir d'un autre temps.  
Hélas ! voici venir l'automne :  
Que je regrette le printemps !

## II

LE COMTE.

Puis nous allions, chère compagne,  
Reposer dans les bosquets.

LA BARONNE.

Vous me faisiez, dans la campagne,  
De charmants petits bouquets.

LE COMTE.

Quelle douceur et quelle grâce !

LA BARONNE.

Je me souviens de votre audace.

LE COMTE.

Je vous ravissais un baiser.

LA BARONNE.

Que je devais vous refuser.

LE COMTE.

Lorsqu'on vous voyait, en soirée,  
Avec vos yeux brillants et doux,  
Vous faisiez, richement parée,  
Pâlir le feu de vos bijoux !

LA BARONNE.

Rappelez-vous lorsqu'à la danse  
Vous me parliez tout bas, tout bas :

## LA CRUCHE CASSÉE

Vous me juriez amour, constance,  
Tout en m'enlaçant dans vos bras.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Mon esprit jamais n'abandonne,  
Etc., etc.

## SCÈNE VI

LES MÊMES, COLIN.

COLIN, accourant.

Ma Lucette... Ah! pardon!...

(Il salue et se tient à l'écart, tout en regardant s'il ne voit pas  
Lucette.)

LA BARONNE.

Mais quel est ce jeune homme  
Qui paraît agité?

LE COMTE.

C'est Colin qu'on le nomme.  
Il m'intéresse... il est fort amoureux;  
On lui refuse, hélas! celle qu'il aime.

LA BARONNE.

Il est gentil, très-gentil, et je veux  
A ce garçon m'intéresser de même.

LE COMTE.

Vous sortiez... autrefois, j'étais votre Mentor.

LA BARONNE.

Offrez-moi votre bras...

LE COMTE.

Dorothée !

LA BARONNE.

Alcindor !

## SCÈNE VII

COLIN, qui guettait la sortie du comte et de la baronne.

(Il court à la fontaine.)

Sa cruche au bord de la fontaine ;  
 Elle va revenir... la chose est bien certaine !  
 C'est le signal pour que j'attende encor !..

COUPLETS.

I

Mon Dieu ! que Lucette est jolie,  
 L'aimable enfant, le cher trésor !  
 Je l'aime jusqu'à la folie  
 Je voudrais l'aimer plus encor...  
 A mon réveil son doux visage  
 S'offre à mes regards radieux,  
 Je la cherche dans le village...  
 Nous parlons d'amour tous les deux.  
 Je retrouve encor son image  
 Quand le sommeil ferme mes yeux.

II

Je me souviens de notre enfance,  
 De nos serments, de nos projets,  
 De son adorable innocence  
 Et de nos candides secrets.  
 Mais ce n'est plus enfantillage,

Lucette ! Ah ! je suis amoureux.  
 Je vois à travers un nuage  
 Quand je regarde dans tes yeux,  
 Je retrouve encor ton image  
 Quand le sommeil ferme mes yeux.

## SCÈNE VIII

COLIN, MACLOU.

MACLOU.

Ah ! te voilà !... Nous allons rire !...

COLIN.

C'est toi, Maclou ?

MACLOU.

Oui... j'ai quelque chose à te dire.  
 Vraiment, n'es-tu pas fou ?

COLIN.

Mais c'est toi, bien plutôt, qui parais en délire.

MACLOU, croisant les bras et hochant la tête.

Qu'est-ce que t'es ! Qu'est-ce que t'as ?  
 Réponds, pour voir un peu ; mais réponds, je t'en prie.

COLIN, à lui-même.

Mais voyez-donc l'effronterie !

MACLOU.

Ah ! tu ne réponds pas !  
 T'es un garçon assez honnête,  
 Comme qui dirait une bête.

Mais t'es pas un homme important,  
Tu n'as pas un denier comptant,  
Enfin tu n'es qu'un pauvre hère !

COLIN.

Maclou, prends garde à ma colère !

MACLOU.

Moi, j'ai des écus d'or dans un tiroir rangés,  
Et je possède aussi des biens qui sont purgés  
De toute dette hypothécaire.  
As-tu le moindre écu ? du bien devant notaire ?  
Réponds un peu pour voir, allons donc, réponds-moi.

COLIN, riant.

Moi, je n'ai pas besoin pour plaire  
D'avoir des biens purgés par un apothicaire.

MACLOU.

Double butor, hypothécaire  
Est un terme de loi.  
J'ai des armoires et du linge,  
Toute fillette, moi, me reluque en passant,  
Et puis me lance un sourire agaçant.  
Tiens, comme ça...

(Il fait un sourire qu'il croit gracieux.)

COLIN, à part.

Quel singe !  
Son minois est appétissant !

MACLOU.

Réponds, réponds pour voir, est-ce qu'on te salue ?  
Est-ce qu'on te reluque ? allons, dis-le pour voir.  
Il faudrait qu'une femme eût vraiment la berlué  
Pour t'aimer !

COLIN.

Tant d'aplomb se peut-il concevoir !

## LA CRUCHE CASSÉE

MACLOU.

Avec tes airs penchés, tes airs d'idole,  
 Tu fais pitié sur ma parole.  
 Tu te crois beau, t'es laid comme un hibou.  
 Or, moi, je te défends... entends-tu ?... moi Maclou,  
 De jamais approcher de Lucette.

COLIN.

Il ose parler d'elle ! oh ! c'en est trop, coquin !  
 J'oubliais, en riant, qu'à cette fille honnête  
 Tu fis injure ce matin.

(il saute sur lui.)

DUO et PETIT TRIO.

COLIN, frappant Maclou.

Voilà pour tant d'insolence,  
 Voilà pour tes écus d'or !

MACLOU.

Au secours !

COLIN.

C'est trop d'impudence.  
 Je vais t'en donner encor !

MACLOU.

M'attaquer ainsi, c'est lâche !  
 J'ai déjà les yeux pochés.

COLIN, continuant.

Je n'ai pas fini ma tâche,  
 Voilà pour tes airs penchés !

MACLOU.

Cesse, cesse, de grâce,  
 Colin, mon petit Colin !

COLIN.

Je veux t'assommer sur place !

MACLOU, voyant venir Mathurin.

A moi, père Mathurin !

## SCÈNE IX

LES MÊMES, MATHURIN.

MATHURIN, entrant.

Qu'est-ce donc ? Et quels cris ont frappé mes oreilles ?

Sommes-nous au sabbat ?

A-t-on vu des scènes pareilles ?...

MACLOU.

C'est Colin qui me bat !

MATHURIN.

Ah ! si c'était un jour de fête,  
Mais un jour de travail, un jour de fenaison !...

COLIN.

Il dit que je suis laid et bête.

MATHURIN.

Il a tort !...

MACLOU.

Eh ! mais c'est à cause de Lucette !

MATHURIN.

C'est différent ! Il a raison.

## ENSEMBLE.

COLIN.

MACLOU, à Mathurin.

<p>Voyez - donc sa justice Et l'arrêt est nouveau ; Au gré de son caprice, On devient laid ou beau.</p>	<p>Ah ! faites-moi justice, Colin est un bourreau ! Lucette est sa complice Pour creuser mon tombeau.</p>
---	---

MATHURIN.

Je te ferai justice,  
Calme un peu ton cerveau ;  
Lucette à mon caprice  
Prend mari laid ou beau.

REPRISE.

Voyez-donc sa justice,  
etc., etc.

MATHURIN.

Veux-tu bien déguerpir !

COLIN.

Je m'en vas, je m'en vas.  
Il me faut bien céder devant un homme d'âge,  
Mais à rosser Maclou, sur l'honneur je m'engage !

MACLOU, faisant le brave.

Qu'est-ce que t'es ? Qu'est-ce que t'as.

COLIN, s'avançant et faisant reculer Maclou.

J'ai tout ce qu'il me faut pour te régler ton compte.

(il sort.)

MATHURIN.

Va-t'en mourir de honte.

MACLOU, montrant le poing à Colin qui est sorti.

Va-t'en... va-t'en d'ici... va-t'en, car mon sang bout.

## SCÈNE X

MACLOU, MATHURIN.

MATHURIN.

Ne pensons plus à lui ; parlons de notre affaire.

MACLOU.

Nous signons aujourd'hui par-devant le notaire ?

MATHURIN.

Le transfert de ton pré ?

MACLOU.

Mon contrat, avant tout.

MATHURIN.

Je te l'ai déjà dit : Je te donne ma nièce,  
Si tu veux me céder le pré.

(Sournoisement.)

Si tu n'y consens point, je reprends ma promesse,  
Et je sais ce que je ferai.

MACLOU.

Pourtant, si Lucette est ma femme,  
Tant plus que je posséderai,  
Et tant plus que Lucette...

MATHURIN, l'interrompant.

Ah ! tu n'as pas de flamme  
A mon âge, vois-tu, sans femme et sans marmots,

Faut ben, pour s'occuper, qu'on cultive la terre.  
 Au tien, c'est pas des choux, c'est pas des haricots  
 Qu'on doit faire pousser. Lucette enfin m'est chère,  
 Et si, pour occuper mon temps,  
 Je me rajeunissais à ses dix-huit printemps,  
 Je saurais ben encor conter la gaudriole !

MACLOU.

Oh ! père Mathurin, je vous crois un bon drôle ;  
 Mais un pré qui rapporte au moins deux cents écus...

MATHURIN, à part.

Avec moi, je l'espère, il rapportera plus !

(Faisant mine de s'en aller. — Haut.)

Près de Lucette je retourne.  
 Au revoir...

MACLOU.

Attendez ! ... vous êtes bien matois !

MATHURIN.

A part Colin, plus d'un gars tourne  
 Autour de ce joli minois,  
 Et j'en sens de la jalousie...

(Il remonte.)

MACLOU, à part.

Et moi donc ! de fureur j'en ai l'âme saisie !

MATHURIN, descendant.

D'ailleurs, faut pas prêter aux médisans ;  
 J'ai devoir de veiller sans cesse  
 Sur les appas si séduisants  
 De cette adorable jeunesse

(Appuyant.)

Dont chacun vante la sagesse.

(Il fait mine de s'en aller.)

Restez !...

Il est malade...

(A part.)

MATHURIN, à part.

Allons, il cédera.

MACLOU, à part.

A son âge, on guérit rarement d'un catharre..

Et bientôt il pourra...

En héritant du vieil avare  
Avec ses deux champs clos, mon pré me reviendra.

(Haut.)

Quand je suis engagé, jamais je ne recule,  
Topez là, Mathurin.

MATHURIN.

C'est dit.

MACLOU.

C'est entendu..

MATHURIN.

Et puis, un amoureux, est-ce que ça calcule ?  
Allons chez le notaire !

COLIN, qui écoute du fond depuis quelques minutes.

Hélas ! je suis perdu !

(Macloy et Mathurin sortent.)

## SCÈNE XI

COLIN, puis LUCETTE.

COLIN.

Leur départ m'épouvante.  
Ils vont en signant cette vente

## LA CRUCHE CASSEE

Terminer ainsi le contrat.

Ah ! ce Maclou !... quel scélérat !...

LUCETTE, accourant.

Colin ! une bonne nouvelle...

COLIN, l'interrompant.

Si tu savais ?... Maclou...

LUCETTE, l'interrompant.

Tout près de la maison,  
J'ai rencontré le comte...

COLIN, id.

Ah ! ma peine est mortelle ;  
Le contrat et le pré...

LUCETTE, id.

Mais tu pers la raison !  
J'ai rencontré le comte avec une baronne,  
Que je ne connais pas,  
Mais qui pour nous est bonne.  
Le comte m'a dit, et tout bas,  
Et sans que la baronne en ait pu rien entendre :  
« Lucette avec Colin sois tendre ;  
Ton bonheur en dépend ; le mien peut-être aussi !  
Pourquoi me parlait-il ainsi ?

COLIN.

C'est d'un homme excellent. Mais que pourrons-nous  
[faire ?  
Mathurin et Maclou s'en vont chez le notaire !

LUCETTE.

Ne crains rien, mon ami, malgré leurs beaux projets,  
Je ne veux ni Maclou, ni ses colifichets.

COLIN.

Sous des affutiaux serais-tu plus jolie ?  
Va, la grande Bastienne et la grosse Julie

N'ont pas ton petit pied... ta taille faite au tour.  
 Leur habit forme-t-il ce ravissant contour ?  
 Ont-elles comme toi le teint frais de la rose,  
     Des yeux où le ciel se repose...  
     Comme nous serions heureux  
 D'être enfin mariés et toujours amoureux !  
 Mais, sais-tu ce que c'est qu'être bien amoureux ?

LUCETTE.

C'est avoir du plaisir à se trouver ensemble,  
 A s'offrir des bouquets qu'un beau ruban rassemble,  
 A se regarder dans les yeux.

COLIN.

Il est quelque chose de mieux.

LUCETTE.

Quoi donc ?

COLIN.

N'as-tu pas vu les oiseaux du bocage  
 Se caresser avec ivresse entre eux,  
 Tandis que leur joli ramage  
 Exhalait des sons si joyeux ?  
 Ah ! c'est que les oiseaux sont de vrais amoureux !

## SCÈNE XII

LES MÊMES, LE COMTE, LA BARONNE.

Ces derniers remontent doucement la scène et se cachent derrière les arbres qui entourent la fontaine.

QUATUOR.

COLIN.

Viens un moment dans ce bosquet tranquille ;  
 C'est le discret asile  
 Qui cache aux yeux jaloux  
 Nos charmants rendez-vous !

## LA CRUCHE CASSÉE

LUCETTE.

Au village l'on doit m'attendre.

COLIN, l'entraînant sous le bosquet.

Viens, de ton regard tendre  
Laisse-moi m'enivrer !

LUCETTE.

Non, ça me fait pleurer,  
Un frisson vient me prendre.

COLIN.

J'éprouve aussi cela,  
Mon bonheur le voilà !

LUCETTE.

Il éprouve cela,  
Son bonheur le voilà.

LE COMTE et LA BARONNE.

Charmant tableau que voilà !

LUCETTE.

Il me semble qu'en rêve,  
Tout à coup je m'élève  
Vers un divin séjour !

LE COMTE et LA BARONNE.

Il lui semble qu'en rêve  
Heureuse elle s'élève  
Vers un divin séjour !

COLIN.

C'est le pays d'amour !

LUCETTE.

C'est le pays d'amour !

LE COMTE et LA BARONNE.

C'est le pays d'amour !

COLIN.

Mets tes mains dans les miennes,  
J'aime à les assembler !

LUCETTE.

Non, ça me fait trembler  
Si peu que tu les tiennes.

REPRISE.

LA BARONNE.

Quel tableau ravissant et comme on aime encor !

LE COMTE.

Ce n'est pas un roman, ce n'est pas en peinture,  
C'est bien l'amour ; c'est la nature.

LA BARONNE.

C'est Daphnis !

LE COMTE.

C'est Chloé !... Dorothée.

LA BARONNE.

Alcindor !

(Ils sortent.)

## SCÈNE XIV

COLIN, LUCETTE.

LUCETTE.

Colin, cessons ce bavardage.

## LA CRUCHE CASSÉE

COLIN.

Laisse-moi, sur ton frais visage...

LUCETTE, se défendant.

Non pas... Mon oncle grondera  
Si je tarde, et demain chez lui me retiendra.

COLIN.

Eh quoi, sans l'avoir embrassée...

LUCETTE.

(La cruche tombe et se casse.)

Ah! ma cruche est cassée;  
Dans quel embarras me voilà!  
Va-t'en.

COLIN.

Ne crains rien.

LUCETTE.

Chacun va médire.

COLIN.

Un instant.

LUCETTE.

Je ne puis.

COLIN.

Quoi! toujours des refus!  
J'ai tant de choses à te dire.

LUCETTE.

Va, tu n'es qu'un méchant et je ne t'aime plus.

(Elle sort; Colin la poursuit.)

## SCÈNE XV

MACLOU.

Ce vieux sournois à la fin s'exécute ;  
Avec Colin plus de dispute...

(Heurtant du pied les débris de la cruche.)

Eh mais, qu'est-ce donc que ceci ?  
En sera-t-il toujours ainsi ?  
, Tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se casse, »  
Dit le proverbe ; et cependant,  
Quoi que l'on dise et quoi qu'on fasse,  
Malgré ce conseil si prudent...

(Se baissant.)

Mais... c'est la cruche de Lucette !  
C'est elle... je la connais bien !...  
Et je me marierais !... par ma foi, pas si bête !  
Mais Colin... son Colin... il était de la fête...  
Quel dépit est le mien !

## SCÈNE XVI

MACLOU, puis MATHURIN et LUCETTE.

Mathurin tient Lucette par la main.

FINALE.

LUCETTE.

N'insistez pas, je vous en prie ;  
Non, mon cher oncle Mathurin,  
Je ne veux pas qu'on me marie  
Avec un autre que Colin.

## LA CRUCHE CASSÉE

MATHURIN.

Rien n'y fera ; le ton câlin,  
Pas plus que la pleurnicherie.  
C'est décidé, je vous marie  
Avec un autre que Colin.

(A Maclou.)

Voilà ta femme!

MACLOU.

Je n'en veux plus!

MATHURIN.

Que dit-il ! c'est infâme !  
Après notre convention !

MACLOU.

Oui, mais de ce village  
Vous savez la tradition :  
Il faut, pour entrer en ménage,  
N'avoir jamais cassé!...

(Il montre la cruche cassée.)

MATHURIN.

Quoi! Lucette?...

LUCETTE, confuse.

C'est vrai!...

MATHURIN.

De toi, toujours, je rougirai!  
Pour nous, c'est une honte!  
Mais ton Colin aura son compte,  
Car je soupçonne ici son jeu!

LUCETTE.

O mon Dieu!...

## SCÈNE XVII

LES MÊMES, COLIN.

ENSEMBLE.

COLIN, à genoux.

Oui, c'est moi qui suis cause  
 De cet événement,  
 Je le confesse, et j'ose  
 Vous prier humblement.  
 Donnez-la-moi pour femme,  
 Formez ce doux lien;  
 Même ardeur nous enflamme,  
 Nous nous aimons si bien!

LUCETTE, à genoux.

C'est Colin qui fut cause  
 De cet événement,  
 Je le confesse, et j'ose  
 Vous prier humblement.  
 Je veux être sa femme,  
 Formez ce doux lien;  
 Même ardeur nous enflamme,  
 Nous nous aimons si bien!

MACLOU.

Oui, c'est lui qui fut cause  
 De cet événement;  
 Il le confesse, il ose  
 Vous prier humblement.  
 Donnez-la-lui pour femme,  
 Formez ce doux lien;  
 Même ardeur les enflamme,  
 Tous deux s'aiment si bien!

MATHURIN.

Ah ! Colin fut la cause  
De cet événement !  
Il le confesse, il ose  
Braver mon châtement.  
Moi la donner pour femme  
A quelqu'un qui n'a rien,  
Qu'importe votre flamme,  
Ça ne vaut pas du bien !

### SCÈNE XVIII

LES MÊMES, LE COMTE, LA BARONNE.

MATHURIN.

Non, je suis inflexible ;  
On ne vit pas d'amour, la chose est impossible !  
On en a fait l'essai qui n'a pas réussi.  
Je veux pour elle une dot.

LE COMTE ET LA BARONNE, apportant le fond de la cruche plein d'or.

La voici !  
Nous l'apportons, et nous voulons qu'ici  
Leur mariage ait lieu le jour même du nôtre.

TOUS.

Le vôtre !

LE COMTE ET LA BARONNE.

Oui, nous nous marions aussi.

(Mathurin compte les louis d'or.)

## CHOEUR GÉNÉRAL.

Pour le hameau quelle fête !  
Les deux noces à la fois,  
Et si Maclou n'est pas bête,  
On en pourra compter trois !

## MACLOU.

Pour le hameau quelle fête !  
Les deux noces à la fois ;  
Je ne suis pas assez bête,  
Pour que l'on en compte trois !

FIN

Bayerische  
Staatsbibliothek  
München